21

DE LA PUBERTÉ

CONSIDÉRÉE COMME CRISE

DES MALADIES DE L'ENFANCE,

ESSAI PRÉSENTÉ à l'École de Médecine de Montpellier, le 28 Messidor an 7;

Par P. M. FERRIER, *d'Arles, Département des Bouches-du-Rhône.*

Plurimæ verò affectiones pueris judicantur partim...... partim ad pubertatem accedentibus: quæ verò permanserint et non exolutæ fuerint circa pubertatem diuturnæ fieri solent. HIP.

A MONTPELLIER,
De l'Imprimerie de J. G. TOURNEL neveu, Imprimeur de l'École de Médecine, Place Maison commune, N.º 216.

An VII.

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

A MON PERE.

JE *vous dois tout ; daignez accepter le premier hommage de ma reconnoissance ; il ne me reste qu'une peine , celle de le voir si peu digne de vous.*

Votre fils ,

FERRIER.

DE LA PUBERTÉ

CONSIDÉRÉE COMME CRISE

DES MALADIES DE L'ENFANCE.

Toujours juste dans ses distributions, la nature ne se contenta pas d'assigner à l'homme l'âge de l'adolescence comme l'époque à laquelle il devoit commencer à se reproduire. Quelque grand que fût le privilége accordé à cette période de la vie, elle connoissoit trop la multiciplicité des maux qui pour-lors devoient accabler l'espèce humaine, pour croire de les avoir assez compensés par le seul avantage de sa reproduction; elle voulut fixer aussi à cet âge la guérison des maladies de l'enfance, en étalant enfin une énergie dont elle avoit donné de si foibles marques depuis que l'individu avoit reçu le jour.

Jalouse de remplir les devoirs qu'elle s'est imposé, elle exige de l'homme qu'il obéisse entièrement à ses loix; le refus de ses dons est la punition réservée à celui qui dédaigne de s'y soumettre : cet ordre tout terrible qu'il est, n'en est pas moins très-juste; car, quand on n'est pas dans la nature, peut-on espérer d'en partager les faveurs?

La meilleure manière de procéder dans l'étude philosophique de l'homme, consiste à recueillir exactement les faits, à les distribuer par ordre, à les classer selon leur succession, à les comparer enfin, pour de leur comparaison tirer de justes inductions sur l'ensemble des phénomènes de la nature : une

marche aussi didactique, déjà pénible par elle-même, augmente encore en difficulté par l'inexpérience de celui qui entre dans la carrière pour la 1re. fois; quelques efforts que j'aie fait pour la suivre, on reconnoîtra toujours l'inhabileté de la main qui a guidé mon pinceau: cette considération eut sans doute dû me rebuter, mais connoissant toute la bienveillance de mes juges, j'ai pensé que ma bonne volonté me seroit un titre pour l'obtenir.

Obligé par la nature de mon sujet à présenter la comparaison des deux premiers âges de la vie, comme des prémices dont je dois tirer une conséquence, j'ai considéré ces deux états comme naturaliste et comme médecin; la première partie de cette description eût pu, il est vrai, être retranchée sans difficulté, mais alors l'histoire de ces deux âges eût été comme tronquée et privée de ses agrémens; c'est ce qui m'a engagé à faire cette petite digression.

De l'homme dans les deux premiers âges de la vie.

Sorti d'un milieu dont l'isolement et la douce température le mettoient à l'abri de toute irritation, l'enfant voit en naissant changer le mode de son existence; jusque-là il ignoroit de vivre, la sensibilité, ce bel attribut de la vie, étoit émoussée chez lui par le sommeil profond dans lequel il étoit plongé; mais quel changement! la première sensation qu'il éprouve dans la nouvelle atmosphère qui l'entoure est celle de la douleur; étranger dans le milieu qui l'environne, tout est nouveau pour lui; ses cris annoncent la fâcheuse impression faite sur ses sens exercés pour la première fois, il souffre..... hélas! c'est le seul chemin pour entrer dans la carrière de la vie (1).

(1) *Flens animal a suppliciis vitam auspicatur, unam tantum ob culpam, quia natum est, heu!* PLINE.

Dès que l'enfant est né, il respire; dès ce moment un nouveau mode d'actions s'établit dans tout son système; le poumon qui jusques alors avoit été un organe inutile, joue à cette époque le rôle le plus intéressant. Ce fluide vivifiant qui coule dans ses veines ne lui vient plus directement de sa mère, elle lui transmet bien, alors, une liqueur à demi assimilée, mais il faut que ses organes digestifs, mis en jeu pour la première fois, l'élaborent encore et y mettent la dernière main.

Une aussi grande révolution ne pouvoit guère se faire sans danger pour l'individu; aussi la nature comme stupéfaite reste-t-elle assez long-tems pour se remettre de la surprise où elle se trouve; cet état l'empêche de combattre les causes morbifiques qui viennent attaquer l'enfance, c'est ce qui a fait dire si heureusement à Sauvages, que le jour le plus mortel étoit le premier jour de la vie.

Pourvu d'organes encore foibles et délicats, il ne peut se soutenir ni se mouvoir: en celà la nature semble l'avoir moins bien partagé que les autres animaux; mais cette mère prévoyante a laissé à la tendresse de ceux qui lui ont donné le jour, le soin de le récupérer au centuple de l'avantage dont elle a doué les autres espèces.

Plus l'enfant s'éloigne du terme de sa naissance, plus il acquiert de vigueur; bientôt les dents qui viennent garnir ses deux machoires annoncent que ses organes digestifs doués d'une force relativement plus grande alors, que dans aucun autre âge de la vie, peuvent assimiler une nourriture parfaitement hétérogène à son organisation. C'est quelque tems après que l'ame pensante donne quelques signes de son existence; jusques ici l'enfant n'avoit été soumis qu'à l'instinct seul, maintenant il commence à avoir des idées; il ne peut les comparer ni en saisir les rapports, mais sa mémoire recherche les faits avec avidité, pour fournir dans la suite des matériaux à l'imagina-

tion dont l'empire se doit faire sentir dans le second âge de la vie.

Enfin vient la chûte des premières dents : la nature à cette époque n'élève pas en apparence de grands phénomènes ; mais elle n'en agit pas moins vivement à l'intérieur : les révolutions heureuses qui arrivent aux divers individus qui à cet âge se trouvent dans un état pathologique, nous en sont les preuves les plus convaincantes.

C'est à cette époque que la tête qui jusques alors avoit été d'un très-gros volume, commence à en avoir un relatif à celui du corps ; ses membres potelés par l'expansion du tissu cellulaire perdent peu-à-peu de leur rondeur, l'action du systême nutritif diminue tous les jours d'intensité, le renflement des articulations s'efface par degrés insensibles, l'enfant grandit. . . . .

Mais quel est le trouble obscur qui l'agite ? quel est l'objet qui frappe si vivement son imagination ? qu'annonce cette langueur répandue dans tous ses traits ? qu'est devenue cette naïveté qui faisoit le charme des soutiens de son enfance ? il dissimule, et c'est pour la première fois.

Hélas ! il ignore encore lui-même la cause du mal qu'il éprouve, mais bientôt la vue d'un objet qui jusques alors lui avoit été indifférent, le tirera de cette espèce d'engourdissement où ses sens paroissent plongés. « Alors ses yeux, ces organes de l'ame « qui n'ont rien dit jusqu'ici, trouveront un langage et de l'ex- « pression, un feu naissant les animera, leurs regards plus vifs « conserveront encore leur sainte innocence, mais ils n'auront « plus leur imbécillité, il sentira qu'ils peuvent trop dire, il saura « les baisser et rougir (1).

Dès ce moment l'homme voit qu'il n'est pas fait pour vivre

---

(1) J. J. Rousseau.

seul, la nature lui impose la douce loi de se chercher une compagne, un surcroit de vie l'anime, il sent qu'il a non seulement ce qu'il lui faut pour exister, mais encore ce qui est nécessaire pour donner la vie à d'autres; il a assez vécu pour lui, maintenant il se doit à l'espèce.

La puberté a aussi ses phénomènes physiques; les uns sont communs aux deux sexes, les autres sont propres à chacun d'eux. Dans les premiers nous voyons l'engourdissement des aines et des régions lombaires, le gonflement des glandes inguinales, le développement des parties de la génération, autour desquelles paroissent de petits bulbes qui prédisent la naissance des poils qui doivent les environner; l'ensemble de l'individu change aussi totalement de face, il est parvenu à l'âge où la nature doit lui prodiguer les graces et les agrémens; la figure alors se forme, elle s'établit d'une manière fixe et permanente; celle de l'homme n'inspire que du respect, mais celle de la femme suggère un sentiment de plus, celui de la tendresse.

Les signes particuliers de la puberté sont plus caractérisés chez l'homme que chez la femme. Ses membres jusques alors mous et délicats, commencent à se prononcer, son menton se couvre de poils, sa voix mue, la liqueur séminale se sécrète avec activité, son corps présente cet ensemble énergique qui caractérise le mâle.

Chez le sexe, la laxité du tissu muqueux conserve toujours aux membres leur contour uniforme, le système nutritif retient opiniâtrement son empire, et sous ce rapport on pourroit dire que la femme est toujours enfant: sa voix, si elle change, présente cependant toujours cet aigu qui est propre au premier âge de la vie; les roses et les lys viennent embellir sa figure, deux demi-sphères viennent parer son sein et le flux menstruel qui commence à paroître, lui annonce qu'elle peut être mère.

Jusques ici nous n'avons envisagé les phénomènes des deux

premiers âges que comme naturalistes ; nous allons maintenant les considérer comme médecins : ce sera cette dernière partie de l'histoire de l'homme qui servira de base aux inductions que nous aurons à tirer sur la marche de la nature dans la guérison des maladies dont nous nous proposons de parler.

De l'enfance.

L'état muqueux est le mode primitif de tous les êtres organiques, l'animal n'est d'abord que de la gélatine frappée au coin de la vitalité ; mais bientôt une espèce de boursouflement qui arrive à cette masse de mucus et qui lui donne les premiers traits de l'être qu'il doit former, nous annonce qu'elle est soumise à d'autres loix qu'à celle de la matière. Peu-à-peu, à mesure que l'animal s'éloigne de l'époque de sa formation, ses parties se perfectionnent, elles prennent une consistance un peu plus forte, et par le travail successif de la vie, l'animal se trouve bientôt en état de voir le jour.

L'individu devoit croître ; aussi la force d'expansion est-elle celle qui prédomine dans l'enfance ; aidée par la laxité des solides, les actes de la force tonique lui sont parfaitement soumis : cette dernière ne commence à prendre le dessus que vers l'âge de la puberté, et nous verrons dans la suite que c'est principalement à ce changement dans la direction des mouvemens, qu'est due la guérison de la plupart des maladies de l'enfance.

La nutrition qui, lorsque l'homme a pris son accroissement, va toujours en diminuant jusques à la fin de ses jours, reçoit un surcroît d'activité dans le premier âge de la vie ; l'extrême voracité des enfans, la facilité avec laquelle ils digèrent les substances les plus réfractaires, la grandeur relative de leur tube intestinal, leur accroissement rapide, leur sommeil presque continuel, tout nous en donne les preuves les plus convaincantes.

La

La nutrition une fois en activité, il falloit que les organes où elle établit son siége, se ressentissent de son influence; aussi sont-ils privés de ce ton qui sympathise si peu avec la prédominance de l'action digestive: le tissu muqueux qui est si lié ou plutôt identifié avec le système nutritif, se trouve chez l'enfant dans un état qui marque le travail élevé dans cette partie de l'économie, il est épanoui et comme boursouflé; dépourvu de la force tonique qu'il ne doit recevoir que de la révolution de l'âge, il se trouve comme engoué par la matière infiltrée dans son tissu.

Les vaisseaux lymphatiques et les glandes qui n'en sont que les aboutissans, présentent les mêmes phénomènes que l'organe cellulaire: ces vaisseaux à cet âge sont beaucoup plus apparens que dans aucune autre époque de la vie, et les glandes ont non-seulement un volume très-considérable, mais encore elles sont en plus grand nombre et contiennent une humeur épaissie qui est propre à l'enfance, ainsi que Warton l'a remarqué.

Le cerveau qu'Hippocrate regardoit comme le réservoir du mucus, cest-à-dire, comme la glande par excellence (1), se ressent aussi du mode établi sur tout le système nutritif; aussi voyons-nous qu'il est relativement plus gros que dans aucun autre époque de la vie; c'est vers lui que la nature dirige alors les forces vitales, les observations physiologiques nous en donnent les plus fortes preuves. C'est cet appareil porté vers le cerveau dans le tems où la nutrition se fait avec le plus d'activité qui a fait regarder cette partie comme le centre du système nutritif. Sans m'arrêter à cette opinion, j'observerai seulement qu'il paroît être l'organe qui lie le système nerveux avec le cellulaire. L'union de ces deux systèmes est avérée, nous en avons des preuves dans les

(1) *Cerebrum nimirùm est sedes et metropolis frigidi ac glutinosi.* Hip.

lésions du cerveau et des nerfs lors des fortes affections cellulaires, dans les fièvres pituiteuses, par exemple ; le dérangement sympathique élevé dans tout le systême nutritif, lorsque le genre nerveux est irrité par l'acte de la dentition, nous le prouve aussi.

Un pareil état de l'organe cellulaire et glanduleux réunit comme l'on voit toutes les cirsçonstances possibles pour faciliter la naissance des affections atoniques simples et des atoniques avec matière qui constituent les maladies par congestion. Aussi sont-elles très-communes dans l'enfance, comme nous le verrons dans la pathologie de cet âge.

Nous avons donné la laxité des solides, comme une des circonstances qui favorisoient le plus la force d'expansion ; cette disposition produit aussi un autre effet, c'est celui d'augmenter la sensibité ; aussi voyons-nous que l'âge de l'enfance est celui où les maladies convulsives sont les plus fréquentes ; la moindre cause élève alors des spasmes et des convulsions: mais si les autres âges sont moins sujets aux affections nerveuses, elles leur sont funestes lorsqu'elles arrivent, et les enfans n'en ressentent pas d'aussi terribles atteintes (1) : car, comme l'observe l'auteur des recherches sur la sensibilité (2), « cette prédisposition nerveuse chez les enfans, en les rendant plus souvent « malades, les garantit de beaucoup d'autres maladies qui af- « fectent les adultes : parce que chez ceux-ci, les voies qui me- « nent à la sensibilité étant moins faciles et plus longues, la cause « du mal a plus de tems pour s'établir et se fortifier. » Cette irritabilité nerveuse est l'apanage de la première enfance, la

---

(1) *Convulsio in febre contingens perniciosa est, minimè verò in pueris.* Hip.

(2) Le Professeur Fouquet.

révolution septénaire l'emporte ou la modifie presque toujours (1).

L'humeur muqueuse est celle qui prédomine dans le premier âge ; si l'habitus pituiteux que présentent les enfans, ne nous en étoit une preuve suffisante, nous en trouverions le complément dans les efforts que la nature ne cesse de faire pour enrayer l'état pituiteux ; en effet, nous voyons la membrane de Schneïder sécréter une plus grande quantité de matières, les glandes salivaires donnent en abondance, les selles délayées nous annoncent une plus grande excrétion de mucus par le tube intestinal, les urines sont copieuses, il y a des éruptions cutanées qui tiennent du caractère muqueux, enfin il s'établit quelque fois des ulcères derrière les oreilles. Malgré tous ces moyens que la nature employe pour combattre la diathèse pituiteuse, on voit quelque fois cette dernière être la cause de plusieurs maladies de l'enfance, c'est ce dont nous parlerons dans la suite.

De la puberté.

Ainsi qu'un habitant des plaines humides de Scythie, venant résider sous le beau ciel dont jouit l'Armenien, quitte sa pâleur et sa molesse, pour se revêtir de ce caractère mâle que la nature accorde à l'homme qui vit sous cet heureux climat. Ainsi l'individu qui des bras de l'enfance, passe dans ceux de la puberté, voit disparoître chez lui les attributs de foiblesse qui étoient propres au premier âge et les voit remplacer par ceux de l'énergie et de la vigueur.

Jusques ici son corps a été soumis à la force d'expansion,

---

(1) *Fiunt autem hæc (convulsiones) pueris nuperrimè editis, usque ad septimum annum.* Hip.

maintenant nous allons voir la force tonique prendre les rênes de l'économie; un nouveau systême d'organes va dominer, la pituite sera enrayée par la diathèse sanguine, la nature n'établira plus dans la tête le théâtre de ses opérations, et la poitrine deviendra à son tour le centre vers lequel se dirigeront tous les mouvemens.

A quoi l'animal doit-il un changement aussi considérable? tout nous prouve que c'est au développement des organes de la génération. Ces parties deviennent à l'époque de la puberté un centre de forces qui s'irradient ensuite par tout le systême; leur action, parce qu'elle n'est pas expliquée, n'en est pas moins très-certaine, et la meilleure preuve que l'on puisse en donner, est que leur section laisse à l'individu cette mollesse qui est l'attribut de l'enfance: le systême nutritif conserve alors son empire; la nature fait bien tous ses efforts pour donner à l'homme les attributs de la virilité; mais les ébauches imparfaites qu'elle produit, marquent qu'il lui manque un de ses instrumens les plus essentiels.

Un nouveau systême domine, c'est le vasculaire artériel; l'action tonique de la puberté, en imprimant de l'énergie à toute l'économie, donne une vigueur particulière à ce département. Les maladies jusques ici avoient été occasionnées par un défaut de ton, à présent elles en reconnoîtront un excès; aussi voyons-nous arriver dans la puberté les hémoragies actives, elles se feront d'abord par le nez parce que la nature n'a pas oublié cette tendance vers la tête, qu'elle avoit dans le premier âge de la vie, mais quelque tems après, à mesure que les mouvemens descendront plus bas, on verra le poumon devenir le siége de l'appareil hémoragique (1).

---

(1) *Adhuc senioribus pueris, e narribus sanguinis fluxiones, juvenibus autem sanguinis spuitiones*. Hip.

C'est cette tension portée dans le système artériel qui prédispose si bien l'individu à la diathèse phlogistique ; il ne falloit rien de plus que cette diathèse pour enrayer la disposition pituiteuse qui faisoit un des élémens de l'enfance ; car elle tend à introduire dans l'économie un état qui lui est tout opposé. En effet, la pituite étoit favorisée par le peu d'énergie des solides, dans cette diathèse ils en ont jusques à l'excès ; la diathèse pituiteuse a pour caractère la stagnation, dans la phlogistique les humeurs circulent avec une rapidité qui n'est propre qu'à cette dernière.

La force assimilatrice devenue moins nécessaire, perdant de son activité, les organes où elle avoit établi son siége, et qu'elle n'influence presque plus, devoient nécessairement être soumis au nouveau mode établi dans le système ; aussi le tissu muqueux et toutes ses attenances reçoivent-ils, à l'époque de la puberté, un degré de cohésion qu'il n'avoit pas eu jusques alors : c'est ce ton que reçoit le tissu cellulaire, si évidemment prouvé par les contours rudement dessinés, que prennent les membres chez l'adulte, qui est une des principales causes des changemens que présente l'adolescence ; c'est lui qui fait disparoître les affections atoniques si communes au premier âge ; la diminution de la sensibilité, qui jusques alors avoit été portée à l'excès chez l'individu, est aussi un de ses effets. Cette modification dans l'irritabilité nerveuse ne commence pas seulement à la puberté, on la voit venir graduellement par le progrès de l'âge. Le tétanos qui attaque le jeune nègre pendant la première quinzaine de sa vie, ne reconnoît ordinairement pour cause qu'un défaut de température ; ensuite il lui faudra des vers, des acides dans les premières voies, pour le faire entrer en convulsion ; bientôt ces objets n'occasionnent que des coliques, ils finissent enfin par ne donner que des mal-aises, ce qui prouve que le système nerveux perd insensiblement de cet

excès d'irritabilité ; mais la puberté le lui enlève complétement.

Il s'en faut bien qu'il se fasse un aussi grand changement, à l'époque de la puberté, chez la femme que chez l'homme ; destinée à passer par mille états successifs, elle devoit être d'une structure plus flexible ; aussi la nature lui a non-seulement donné un corps plus lâche, mais encore elle lui a refusé cette force qui caractérise le mâle au second âge de la vie, et l'on diroit que c'est de peur que la diathèse sanguine n'enrayât l'état pituiteux qui domine chez le sexe, qu'elle a institué le flux périodique auquel il est soumis. C'est à cette laxité que la nature conserve opiniâtrement chez la femme, que l'on doit attribuer le peu d'effet que fait quelquefois sur elle la révolution de la puberté ; ce défaut se remarque sur-tout dans les affections sans matière, celles par exemple qui ne reconnoissent qu'un défaut dans l'équilibre des solides ; car c'est ces derniers sur-tout que la nature semble alors oublier.

A présent que nous avons donné un aperçu du tempérament de l'enfance, et que nous avons examiné les différens changemens qu'y introduisoit la puberté, voyons qu'elle est l'ætyologie des maladies du premier âge, afin de tirer une conclusion sur la manière dont la nature agit pour les anéantir.

Pathologie de l'enfance.

L'atonie des solides, leur peu d'action, la tendance des humeurs à la dégénérescence muqueuse, l'irritabilité du systême nerveux, sont les phénomènes les plus frappans que présente le tableau du tempérament propre au premier âge ; aussi les maladies de l'enfance ne reconnoissent-elles presque que ces causes, et s'il en est quelqu'une dont l'ætyologie ne paroisse pas venir directement des dispositions que nous venons d'observer, elles n'en sont pas moins ordinairement les causes

prédisposantes, ou bien elles marquent tellement les maladies de leur sceau, que par les épiphénomènes qu'elles élèvent, elles méritent quelquefois elles seules toute l'attention du médecin. Tachons de prouver ceci par des faits.

Affections atoniques.

Le premier genre d'affections que nous placerons ici, est formé par le déplacement des parties, telles les hernies, les chûtes du rectum, les luxations des parties osseuses; on ne peut nier que la laxité des solides ne soit leur cause prédisposante, puisqu'à cet âge, un simple cri, le plus léger effort, sont capables de les produire, et que chez l'adulte il faut un certain nombre de circonstances réunies pour les élever.

Le rachitis, qui si souvent est le triste héritage que laissent à leurs enfans des pères chez lesquels la débauche a débilité le système, reconnoît aussi sa cause prochaine dans l'atonie des solides; les circonstances qui le favorisent nous en sont des preuves; en effet nous voyons que les alimens aqueux, les farineux non fermentés, l'habitation des lieux humides et froids, un lait trop séreux et sur-tout fourni par une personne affectée de quelque virus, où déjà affoiblie par une maladie antérieure, enfin tout ce qui peut énerver le tempérament, favorise extraordinairement cette affection. Une autre preuve en faveur de cette opinion, est la réussitte ordinaire de la méthode éminemment tonique que l'on employe dans le traitement de cette maladie; mais comme les fortifians seuls n'ont pas toujours eu du succès, quelques praticiens se sont cru en droit d'attribuer la cause du rachitis à un vice humoral. Quoique ce vice puisse réellement exister, comme il est subordonné la plupart du tems à l'action des solides, nous croyons devoir placer cette affection dans la classe des atoniques.

Nous pourrions en dire autant des écrouelles; mais, dans

cette dernière maladie, la détérioration de la lymphe paroît jouer un rôle plus grand que dans le rachitis.

La cause par laquelle la contagion variolique affecte plutôt les enfans que les autres personnes, semble aussi être expliquée par l'état atonique où se trouve le tissu cellulaire. Le virus qui probablement existe primitivement dans le corps (1), et n'attend qu'une occasion pour se développer, doit recevoir plus facilement le contact de l'agent qui le met en mouvement à la faveur du peu de rigidité des solides : ceci au reste n'est qu'une probabilité.

C'est à l'atonie que je me crois fondé d'attribuer la quantité de vents qui remplissent le tube intestinal dans l'enfance. Que la plus légère lésion vienne affecter ce canal, son ton ne peut renaître que très-lentement à cause de la débilité du système ; et si dans cette circonstance l'individu vient à prendre autant d'alimens qu'à son ordinaire, la nature n'étant pas assez forte pour en opérer la digestion, il ne se passe dans la matière alimentaire qu'une décomposition purement chimique, dont un des principaux effets est le dégagement des gaz qui constituent l'affection dont nous parlons.

Enfin le *tabes* dans lequel tombent si fréquemment les enfans, et qui est le produit d'un dérangement dans la faculté digestive, reconnoît ordinairement sa cause dans l'état atonique dont le système est frappé. C'est à la facilité avec laquelle la moindre cause débilite l'écomie et à la difficulté qu'a la nature de rétablir le ton une fois qu'il est perdu, qu'est dûe la fréquence de cette maladie dans le premier âge.

---

(1) *Hinc ad veritatem proximè accedere videtur, ex succo quodam lymphatico et corrupto matris, oriri subtilem hunc et virulentum humorem,* sed viscositate quâdam involutum. Hoffmann.

Affections

Affections muqueuses. (1)

Tant que la lymphe correspond par sa quantité à l'action des organes où elle est contenue, elle ne peut constituer un état maladif, et forme tout au plus le tempérament pituiteux exquis; mais, si, à cause de sa quantité ou par un trop grand relâchement des solides, elle ne peut être élaborée et excrétée à propos, il en résulte deux genres de maladie qui constituent les affections muqueuses par congestion, et celles qui sont produites par la détérioration de ce fluide.

Dans le premier genre d'affections, nous placerons toutes les obstructions des glandes dont la marche est chronique, et qui ne sont occasionnées par aucun virus ou acrimonie quelconque; c'est à cette espèce de maladie que doivent se rapporter les écrouelles passagères de Cullen; ces sortes d'écrouelles (si tant il est vrai qu'elles méritent ce nom,) ne sontpoint accompagnées du gonflement des lèvres ni des ailes du nez, tout en annonce la bénignité. La résolution les termine quelquefois, mais non pas constamment; car souvent la nature ne pouvant se débarrasser de la cause qui l'opprime, l'humeur se déprave et occasionne l'inflammation lente de la glande affectée, qui ne fournit jamais une bonne suppuration, parce que la coction n'a pu être complette à cause de l'inertie avec laquelle se font les fonctions.

Ici viennent se placer naturellement les *infartus* pituiteux du poumon, qui sont chez les enfans les causes prédisposantes des catharres idiopathiques, dont ils sont si souvent attaqués.

Nous avons donné pour notre seconde branche de division

(9) *Cum mucco scateat ætas infantilis superfluo et ad corruptionem spontaneam prono, nil mirum est si morbis illis lymphatico-mucosis, ætas illa potissimum pateat.* Lorry.

la détérioration de la pituite : ce fluide en se décomposant, prend selon les cas, divers caractères, parmi lesquels on distingue surtout l'acide, qui est le plus commun de tous, et qu'HARRIS a regardé comme le produit unique de la dégénération de la lymphe (1) ; c'est cet acide qui a servi d'instrument à tant d'explications sur les maladies du premier âge. Suivons quelques affections dans lesquelles il paroît jouer un rôle.

Les vers. Nous ne dirons rien de l'origine de ces insectes ; nous nous contenterons de remarquer qu'il est évident que la diathèse muqueuse les favorise extraordinairement. La pituite lors de leur présence, offre un caractère acescent qui s'aperçoit facilement par l'odeur de l'haleine, qui alors présente cet *aigre doux* signe presque pathognomonique de la diathèse vermineuse.

C'est à cet acide développé dans les premières voies, que sont dûs les *pica* dans lesquels tombent les enfans ; en effet, l'état nerveux de leurs organes digestifs, ne peut être combattu, que lorsque, par les moyens des purgatifs tirés de la classe des absorbans et des toniques, on a enlevé les *sordes* pituiteux qui tapissoient le tube intestinal.

Les coliques, les vomissemens, les diarrhées qui incommodent si souvent les enfans, reconnoissent aussi pour l'ordinaire cette cause.

On a voulu aussi regarder cet acide comme cause du rachitis, mais le raisonnement chimique lui-même, fait tomber cette théorie ; car, ou l'acide dont il est question est de nature à décomposer le phosphate calcaire, l'acide oxalique par exemple, ou bien c'est l'acide phosphorique : si s'étoit un acide qui décomposât le phosphate, pourquoi ne trouveroit-on pas dans

---

(1) *Si humidi puerilis naturam paulò examinemus, id in nullam aliam putredinem nisi acescentem degenerare aptum liquidò constabit.* HARRIS.

les glandes un sel dont il forme les principes constituans, aulieu du phosphate que l'on y rencontre toujours ? la nature de ces dépôts glanduleux nous forceroit donc à attribuer à l'acide phosphorique la cause de cette maladie ; mais pour que cela pût arriver, il faudroit le supposer à un très-haut degré d'oxigénation, parce que s'il n'étoit qu'au même degré que celui qui, avec la chaux, forme la partie solide des os, il ne pourroit le décomposer ; car une fois la chaux saturée, l'acide n'a plus d'action sur elle ; il faudroit donc le supposer suroxigéné ; or dans cet état, il brûleroit toutes les parties avec lesquelles il seroit en contact ; ce qui prouve le peu de valeur de cette théorie.

C'est à d'autres détériorations de la lymphe, portées à différens degrés que l'on doit attribuer les achores, les aphtes, la teigne, ainsi que toutes les affections catharrales dont les enfans sont si souvent attaqués.

Affections nerveuses.

Les tranchées qui incommodent si fréquemment les enfans, ne reconnoissent leur cause prédisposante, que dans l'irritabilité nerveuse qui est propre au premier âge. Les causes déterminantes de cette espèce de maladie, telles que les vers, les acides, sont, il est vrai, plus fréquentes chez les enfans que chez les adultes ; mais chez ces derniers, lorsqu'elles arrivent, elles n'élèvent pas des symtômes aussi violens, parce que le systême nerveux n'est pas, à beaucoup près, aussi sensible.

C'est à la même cause que l'on doir attribuer les fortes toux, les asthmes convulsifs, les coqueluches, maladies si pernicieuses aux enfans. Ces affections sont élévées la plupart du tems par une lésion des premières voies. Chez les adultes, les toux gastriques simulent bien les affections idiopathiques

du poumon, mais l'irritation n'est pas, en général, portée à un si haut degré.

C'est sur le compte de l'irritabitité nerveuse que l'on doit mettre tous les phénomènes de la dentition difficile; cette opération de la nature a la propriété d'aiguiser la sensibilité; aussi quelque petit que soit l'obstacle qu'éprouve l'éruption des dents, nous voyons l'appareil nerveux déployé dans toute son intensité et l'économie livrée au plus grand désordre.

L'épilepsie, affection à laquelle l'enfance est si sujette, nous donne encore une preuve de la facilité qu'a le système nerveux à cet âge à recevoir les impressions morbifiques. Une simple affection morale, la peur, par exemple, une congestion pituiteuse, des vers, enfin des causes qui ne seroient rien chez les adultes, sont très-souvent capables d'élever cette maladie chez les enfans. La pituite alors joue le plus souvent le rôle de cause déterminante; c'est dans ce dernier cas sur-tout que Holler prédit un changement heureux à l'époque de la puberté (1).

Enfin la dernière preuve que nous donnerons de cette prédisposition du système, est la danse de St. Guy. Cette affection est presque absolument propre à la seconde enfance (*pueritia*), et continue rarement au delà; elle ne reconnoît quelquefois pas de cause matérielle, elle attaque assez souvent les enfans comme par sympathie, et au simple aspect d'une personne atteinte de cette maladie; ce qui nous marque combien doit être grande la propension du système nerveux à se laisser affecter.

---

(1) *Succedet enim ætas calida et sicca quæ materiam morbi tenuabit, illam frigiditatem, mollitiem ac humiditatem corriget simulque nervosum genus corroborabit.* Holler.

Induction.

Si j'ai prouvé que les maladies de l'enfance reconnoissent en général, les causes que je leur ai assignées, c'est-à-dire, qu'elles tiennent aux vices que nous avons remarqués dans le tempérament du premier âge, et qu'il soit vrai que la puberté amène un changement total dans toutes ces dispositions, il ne sera pas difficile de tirer nos conséquences sur les phénomènes que nous voyons s'opérer à cette époque. En effet, tout nous prouve que c'est par une subversion totale dans le mode établi dans l'enfance, que la puberté opère sa révolution. La diathèse muqueuse formoit la cause prédisposante ou déterminante des maladies du premier âge, nous la voyons disparoître à la puberté et céder à la diathèse sanguine; l'atonie qui jusques alors avoit présidé à toutes les affections, est remplacée par le ton et la vigueur; le systême nerveux enfin abandonne cette irritabilité qui rendoit l'enfant si sujet aux maladies convulsives, il s'endurcit (1); tout rentre dans un juste équilibre, cet équilibre devoit nécessairement amener la santé.

Les affections de l'enfance sont le produit direct des élémens qui forment le tempérament de cet âge, ou elles n'en sont qu'influencées; cette distinction des maladies qui tiennent à la constitution de l'âge, d'avec celles qui n'en tirent pas directement leur source, est très-nécessaire, car la puberté n'agit pas de la même manière dans ces deux sortes d'affections; elle guérit ordinairement celles qui tiennent au tempérament, mais elle allège à peine les autres, et son action dans ces dernières est d'autant moins forte, qu'elles sont moins soumises à la constitution: aussi Holler, dans ses commentaires d'Hipp., recom-

(1) *Postquam viginti anni prœterierint, non amplius hic morbus corripit,* cerebrum enim compactum est. Hip.

mande-t-il de ne pas se fier à la révolution de l'âge pour attendre leur crise (1).

Quoique la cause des changemens portés dans les maladies de l'enfance paroisse assez patente, il en est pourtant auxqu'elles on ne pourroit appliquer les règles que nous avons établies. En effet, peut-on donner cette explication à l'égard de celles qui, quoique réfractaires à la puberté, s'éclipsent au premier coït (2)? Que se passe-t-il alors chez l'individu? l'érection dans laquelle entre tout le système seroit-elle la cause de ce changement? doit-on l'attribuer à l'évacuation elle-même de la liqueur prolifique ? ce sont-là, je crois, de ces phénomènes qu'il n'est pas donné à l'homme d'expliquer; nous ne pouvons les calculer que dans leurs effets, et le meilleur, ce me semble, est d'observer et de nous taire.

La première éruption des règles chez les femmes paroît présenter à l'imagination quelque chose de plus satisfaisant, elle nous donne l'idée de l'évacuation d'une matière dans laquelle nous sommes, tout de suite, tentés de trouver la cause morbifique. Mais tout bien approfondi, on est obligé de reconnoître que si cela arrive quelquefois, il est cependant des cas où la nature employe un autre mécanisme.

Une des conditions qu'exige la puberté pour la guérison des maladies de l'enfance, est que la révolution se fasse d'une manière régulière; la trop grande promptitude dans les révolutions qu'amène cet âge, doit faire redouter leur peu d'effica-

---

(1) *Ex morbis puerilibus. alii fiunt solo ætatis vitio, alii propter errata vitæ: si ortus sit morbus vitio ætatis, expectare oportet auxilium a pubertate, tanquam ætati contraria; si ob errata vitæ, solutionem expectare oportet, non mutatione ætatis sed commutatâ vitâ in melius.* Holler.

(2) *Sic quoque prodest in masculis sæpè prima venus et excretio seminis*, Holler.

cité (1); leur marche ne doit pas aussi être trop lente, parce-qu'elle pourroit faire soupçonner une débilité dans le systême, mais elle doit se faire d'une manière graduée et insensible, car c'est ainsi que la nature se comporte dans ses opérations.

La révolution de la puberté est un ouvrage de la nature, elle seule se charge de cette opération, elle seule, en fixe l'époque l'art n'y peut rien. La réunion de certaines circonstances peut, il est vrai, donner un peu plutôt à l'homme les signes de l'époque à laquelle il a la faculté de reproduire son semblable; mais alors, la nature n'obéissant qu'avec peine, ne remplit son ouvrage qu'à demi; elle lui donne bien un simulacre de virilité, mais elle n'accompagne pas ses dons des beaux changemens dont elle favorise l'individu qui se soumet paisiblement à ses loix. Épuisée par les violences qu'on lui a fait souffrir, elle ne peut lorsque, le tems en est venu, élever cet appareil énergique qui caractérise l'âge adulte, et l'homme reste toujours dans son premier état; aussi nous croyons-nous en droit de dire pour le physique ce qu'un philosophe disoit pour le moral: *que le vrai moyen de rester toujours enfant, étoit de s'efforcer de devenir homme de trop bonne heure.* D'après ces principes, on voit combien il est dangereux de provoquer l'époque de la puberté, dans l'attente d'un plus prompt changement; l'arrivée précoce de cette période de la vie, bien loin de rehausser le ton du systême, ne feroit que l'affoiblir, et l'on perdroit à jamais l'espoir de voir rétablir l'individu chez lequel on auroit commis une pareille faute.

Nous pourrions en dire autant de ces pubertés précoces que des manœuvres honteuses provoquent quelquefois; la masturbation, dans ce cas, non-seulement contrarie le vœu de la nature, mais *elle épuise encore les foyers de la vie*, comme le dit

---

(1) *Natura non agit per saltus.*

élégamment le Professeur BROUSSONET (1) ; aussi l'individu, pour avoir cherché l'ombre du plaisir, en ressent-il toujours les funestes atteintes.

La puberté guérit ordinairement les maladies de l'enfance, mais on voit quelquefois ces dernières qui, jusques alors, avoient resté dans l'inaction et comme assoupies, se réveiller à cette époque avec assez d'intensité, il est même de cas où ces maladies déjà existantes deviennent plus graves qu'elles n'avoient été jusques alors ; les glandes, par exemple, qui n'avoient présenté qu'un simple engorgement scrophuleux, prennent quelquefois, alors, un caractère skirreux ; les maladies nerveuses se renforcent, paroissent même pour la première fois. Comment faire quadrer ces observations avec ceque nous avons avancé jusques ici ? contrarient-elles ouvertement notre théorie, ou bien les cas que nous citons ne sont-ils que des exceptions à la règle, qui n'influent en rien sur la justesse de son application en général ? la solution de ce problême, difficile au premier coup d'œil, semble découler naturellement des considérations que présentent les différentes périodes des premiers âges de la vie ; en effet, nous savons que chacune de ces périodes est accompagnée d'un désordre plus ou moins grand dans l'économie ; la nature qui, alors, veut établir de nouvelles tendances, commence, lorsqu'elle est libre, à rompre toutes celles qui existoient, parce qu'elles contrarieroient ses vues, et il s'établit alors une lutte où elle est ordinairement victorieuse ; mais, si elle n'est pas assez forte pour changer l'état qu'elle vouloit faire disparoître, l'atonie, suite des efforts

(1) Je ne puis prononcer le nom de ce Citoyen sans éprouver la plus douce émotion ; il fait consister son bonheur à faire des heureux, et j'ose me glorifier d'être un de ceux à qui ses bontés ont inspiré les sentimens de la plus vive gratitude.

qu'elle a faits, en favorise le maintien et même l'aggrave. C'est précisément ce qui arrive aux maladies qui paroissent ou qui s'exaspèrent à la puberté. Aussi ne remarque-t-on de pareils accidens que dans des individus d'un tempérament très-foible, ou chez des personnes dont le système aura été débilité par quelque maladie antérieure. Cette théorie nous explique aussi pourquoi ces affections se remarquent à l'époque de la puberté plutôt chez la femme que chez l'homme, en effet, cette dernière ne recevant pas de l'arrivée du second âge ce ton et cette vigueur dont l'homme est favorisé, la nature, moins vigoureuse chez elle, devoit succomber plus souvent.

Terminons par quelques vues sur la manière d'aider la nature dans la révolution du second âge. S'il est une époque où le médecin doive employer tous les moyens que l'art lui offre pour combattre la maladie, c'est celle où la nature redouble elle-même d'efforts pour l'anéantir ; aussi seroit-il impardonnable de ne pas la seconder dans cet acte ; car le spectateur oisif de son travail, court alors le danger de se voir le témoin de sa chûte.

Les moyens que l'art nous fournit pour aider la nature dans cette opération, se tirent du régime et des remèdes. Quoique tous en général tendent au même but, c'est-à-dire, à fortifier le système, il y a cependant quelquefois certaines modifications à apporter selon la maladie que l'on a à combattre : par exemple, les écrouelles, avant d'en venir aux toniques, demanderoient des moyens qui pussent atténuer les humeurs, un régime doux et fondant, qui n'introduisît pourtant pas dans l'économie un relâchement pernicieux ; l'on uniroit, peu-à-peu, les toniques avec les fondans, et on finiroit par employer les fortifians seuls. Si la maladie étoit purement nerveuse, il ne seroit pas besoin de s'y prendre de si loin, et les toniques seroient les seuls remèdes que la maladie indiqueroit : parmi ces toniques on devroit regarder comme un des meilleurs, une

diète desséchante, dans laquelle les aromates et le vin joueroient un rôle distingué. Les bains froids pourroient être indiqués dans les affections nerveuses et dans les atoniques sans congestion; mais les maladies muqueuses les contr'indiquent; ils pourroient augmenter l'épaississement de la lymphe, et priver totalement de la vie ce fluide qui déjà paroît en être en partie abandonné. L'air est aussi une des choses sur lesquelles on doit le plus faire attention; le père de la médecine, dans son bel ouvrage *de aere, loc. et aq.* nous en fait sentir tous les avantages : un pays sec, dont le climat fut tempéré et à l'abri des vents accablans du midi, est celui qui rempliroit le mieux ces vues. L'exercice enfin, sur-tout si l'on s'y prenoit d'un peu loin, seroit un des meilleurs toniques; on pourroit le seconder des frictions long-tems continuées sur toute l'habitude du corps; ce dernier moyen, en fortifiant la peau, invigore l'estomac qui, ensuite, irradie son énergie sur tout le système. Les amers donnés intérieurement, sont aussi d'excellens toniques; ils ont de plus la propriété d'atténuer doucement les humeurs, qualité précieuse dans les maladies muqueuses : on a le soin de ne pas les donner en substance, car ils pourroient trop lester l'estomac, mais on les administre en extrait, parce que sous cette forme, ils ont encore, le quina sur-tout, une vertu légèrement laxative qui peut être utile dans nombre de maladies avec matière, pourvu qu'elle ne soit pas poussée trop loin.

Voilà, Citoyens Professeurs, le foible esquisse qu'un de vos élèves vous présente : des circonstances impérieuses, et sur-tout la foiblesse de ses moyens, l'ont empêché de le rendre digne de vous; il n'ose se flatter d'obtenir votre approbation, mais il se croira trop heureux, si vous trouvez dans cet opuscule quelque lueur des sages principes de l'École célèbre dont vous êtes les illustres appuis.

FIN.

PROFESSEURS
DE L'ÉCOLE DE MEDECINE
DE MONTPELLIER.

Médecine légale.	G. J. RENÉ, Directeur.
Physiologie et Anatomie. . .	C. L. DUMAS. . . . .
Chimie.	J. A. CHAPTAL. . . . .
Matière médicale et Botanique.	A. GOUAN. J. N. BERTHE.
Pathologie.	J. B. T. BAUMES. P. LAFABRIE.
Médecine opérante.	A. L. MONTABRÉ. V. BROUSSONET.
Clinique interne.	H. FOUQUET. J. PETIOT.
Clinique externe.	J. POUTINGON. A. MEJAN.
Accouchemens, Maladies des femmes, Education physique des enfans.	J. SENEAUX. J. M. J. VIGAROUS.
Démonstration des drogues usuelles.	J. VIRENQUE, Conservateur.